

Donatien Moisdon

Bestial

Extraits



Roman

J'étais arrivé à Rennes par un après-midi suffocant de juin 1945 ; un an, presque jour pour jour, après le débarquement. Épuisé, déshydraté, j'avais somnolé dans le train depuis Paris en essayant de ne pas penser à un mal de tête qui menaçait de se transformer en migraine, mal de tête que la subtile odeur de poudre de charbon ne faisait que renforcer. Le compartiment était plein de soldats qui, comme moi, n'avaient pas trouvé à se laver, à se raser ou à changer de sous-vêtements depuis au moins quinze jours. Quant aux uniformes, ils duraient, tels quels, depuis plusieurs années. Je n'étais certes pas moins nauséabond que mes camarades et pourtant ils m'incommodaient. Aux arrêts, de bonnes âmes nous avaient passé des bouteilles par les fenêtres. Les relents de vinasse s'ajoutaient aux autres. N'arrivaient à les vaincre que les puissants effluves provenant de ceux qui, les pieds à l'agonie, avaient retiré leurs brodequins. Malgré tout, l'idée d'être en train (littéralement) de voyager en France nous galvanisait.

Au travers des fils qui montaient et descendaient de poteau à poteau, nous gavions nos regards de ce pays retrouvé. Certains de mes compagnons, faits prisonniers en Belgique, avaient passé cinq ans derrière les barbelés. Abattu en décembre 1943 au-dessus de Friedrichshafen, j'étais encore pour eux un petit nouveau, un bleu par comparaison. De quoi aurait-elle l'air, nous étions-nous demandé, cette France que nous retrouvions maintenant avec un mélange de délices et d'appréhension ? Comme toujours, les enfants se pendaient aux barrières des passages à niveau et nous saluaient de la main, mais on ne pouvait s'empêcher de remarquer le petit nombre d'animaux dans les

champs, la friche qui gagnait les prairies, la pauvreté des habitants et, de temps en temps, et surtout dans les villes, des ruines, des trous d'obus, des cratères de bombes, des murs criblés de traces de balles. Peu de voitures.

Arrivé à Rennes, je laissai le compartiment se vider en partie avant de me lever. Il n'y avait pas presse. Le train s'arrêtait un bon quart d'heure dans chaque gare et les gars de Brest avaient encore de longues heures de tortillard en perspective. Je me levai sans hâte et descendis mon sac du filet à bagages. Il était léger. Je me demandais ce que certains soldats pouvaient bien rapporter de captivité quand je les voyais ahaner sous d'énormes ballots. Faible comme j'étais alors, le mien me semblait assez lourd. Le quai, en bois, était à la hauteur des rails et il fallait presque toujours de l'aide pour descendre ou monter les bagages. Heureusement, cette aide ne faisait jamais défaut.

....

...

...

Deux semaines passèrent sans qu'on entendît parler de la Bête. On commençait à se demander s'il ne s'était pas agi d'un mauvais rêve. Nous étions au printemps 1946, un printemps aussi chaud qu'un été et roussissant prématurément l'herbe des fossés. L'air sentait le foin et le miel.

Nous avions la chance, à cette époque, de vivre dans un monde sans pollution. Les ruisseaux regorgeaient de truites, les étangs de brochets, de tanches et de grenouilles. Abeilles, libellules, bourdons blancs et bruns, papillons de toutes sortes peuplaient le ciel, chassés par des oiseaux qui, eux aussi, ont presque tous disparu. Les sous-bois bruissaient d'une vie qui s'enfuyait dans les buissons à notre approche. Les soirées elles-mêmes étaient soulignées de ululements, jappements lointains, difficilement identifiables ou, en été, de crissements obsédants. Ces bruits ne troublaient en rien la paix du jour ou de la nuit. Au contraire, ils en accentuaient la profondeur et le mystère. Nous sentions la nature respirer, palpiter autour de nous, mais nous ne primes véritablement conscience d'avoir perdu ces aspects du bonheur que lorsqu'il fut trop tard et que tomba sur nous le silence des nitrates et des insecticides.

...

...

D'autres souvenirs étaient beaucoup moins drôles. Fin 1944, les Allemands avaient amené des prisonniers Russes, un groupe déguenillé d'hommes, mais aussi de femmes. Ils les avaient parqués dans un double enclos de fils barbelés et les avaient tout simplement laissés mourir de faim et de froid sous la pluie glacée de novembre. Quelques Français, se croyant malins, leur avaient lancé des pommes de terre avec une fronde improvisée, mais ils durent s'arrêter : le spectacle de ces êtres décharnés se battant jusqu'au sang pour une patate couverte de boue était vite devenu

d'autant plus insoutenable qu'il ne faisait que retarder l'échéance. Tous les matins, les Allemands, fusil mitrailleur au poing, envoyaient quelques prisonniers français enlever les cadavres des Russes qui n'avaient pu passer la nuit.

Dans les baraques, nous ne parlions guère. Nous avons cessé de jouer aux cartes. S'il fallait communiquer, nous chuchotions. Nous nous sentions coupables. La fin de ce calvaire se transforma en soulagement égoïste. Le dernier survivant fut une survivante. Elle pouvait avoir une quinzaine d'années, guère plus. À genoux dans la terre détrempée, les mains ensanglantées prises dans les barbelés, elle nous regardait, hagarde, respirant faiblement ; puis à l'aube (mais laquelle ?), nous découvrimus son cadavre émacié – yeux voilés, bouche grande ouverte – ressemblant à un corbeau malchanceux pris dans des fils électriques. Personne ne pleura, moi pas plus qu'un autre, mais maintenant, quand il m'arrive de revoir cette jeune femme en rêve et que mes regards plongent dans ses regards, je me réveille en sursaut, les joues mouillées de larmes.

...